
ÉDITORIAL



Martin Andler (1970 s)
Président de l'a-Ulm

Ma prédécesseure à la présidence de notre association avait terminé son mandat en introduisant le numéro 35 dont le dossier était consacré au feu. Je commence le mien par l'eau, en constatant que l'eau n'a éteint ni l'énergie du comité de rédaction, ni l'imagination débridée des auteurs dont les contributions émaillent ce numéro et donnent le vertige.

Dans l'éditorial que j'avais rédigé pour le numéro 35 *bis*, j'avais présenté certaines de mes préoccupations générales, sur la situation faite aux jeunes chercheurs dans notre pays, qui ne peut que nous inquiéter, puisque beaucoup de nos jeunes camarades, conformément à la mission de l'École, envisagent une carrière dans l'enseignement supérieur et la recherche. Que, malgré les promesses de tous nos dirigeants depuis des années, l'investissement de notre pays dans la recherche et le développement oscille depuis 2000 entre 2,1 % et 2,2 % du PIB (alors que dans le même temps, la Belgique est passée de 1,9 % à 3,4 % ou l'Allemagne de 2,4 % à 3,1 %, sans parler de la Corée qui atteint maintenant 4,93 %), ne nous rassure guère. Je parlais aussi d'ouverture sociale, sujet dont l'École, avec ses trois sœurs à Lyon, Saclay et Rennes, se saisit en organisant début juin un colloque qui s'annonce passionnant sur « L'égalité des chances, les diversités, l'ouverture », et que j'aurai l'honneur d'ouvrir avec mon collègue des alumni de l'ENS de Lyon-Fontenay-Saint-Cloud.

Ce colloque permettra d'explorer les pistes favorisant un recrutement plus divers. L'une d'entre elle existe depuis près de vingt ans et produit des effets encourageants positifs : le recrutement, ouvert en 2006, d'une nouvelle catégorie de normaliens, les « normaliens-étudiants ». Ceux-ci ne sont pas recrutés, contrairement aux normaliens-élèves, par le concours traditionnel passé après deux ou trois années de classes préparatoires, mais par un concours très différent, dont l'admissibilité est sur dossier. Il y a eu, et il y a toujours, une certaine inquiétude parmi les archicubes sur le risque d'une baisse d'exigence et de niveau des normaliens avec ce nouveau statut.



Inquiétude injustifiée : une étude en cours menée par la direction de l'ENS met en évidence qu'il n'existe pas de différence de destin, sur le long terme, entre les deux catégories de normaliens.

Pour reprendre la métaphore aquatique, en me plongeant dans mes nouvelles fonctions, j'ai constaté qu'il y avait une distance trop importante entre notre association et l'École. Certes, nous avons, comme sous la présidence de Marianne Laigneau, d'excellentes relations avec Frédéric Worms et ses collègues de l'équipe de direction, et une réelle convergence, chacun dans son rôle, sur les voies à prendre. Mais, d'un côté, les archicubes sont insuffisamment informés des évolutions de l'École : nouvelles directions d'études empruntées par les normaliens, nouveaux laboratoires et départements, nouveaux partenariats internationaux, etc. De l'autre, les normaliens en scolarité et les jeunes archicubes nous connaissent trop peu et trop mal. Certes, toutes les associations d'anciens souffrent des mêmes difficultés, mais ce n'est pas une raison pour ne pas mieux faire. Il y a là un chantier important, sur lequel le bureau et le CA vont réfléchir, mais auquel chacun d'entre vous, chacun d'entre nous, peut contribuer par ses idées et ses propositions.